

André Lachance  
Photos : Olivier Renard

## Opitciwan

# L'indépendance rime avec respect des traditions

**Les habitants-es du Nord du Québec vivent leur lot de problèmes humains et économiques. Au-delà des préjugés et jugements rapides, la solution ne passe certes plus par la dépendance. Voyage au pays d'une communauté qui veut se prendre en main, mieux faire connaître sa réalité et développer un rapport respectueux avec ses voisins du Sud.**

Il fait moins 20 en ce matin aveuglant du soleil de février. Arrivé tard la veille, fourbu après 12 heures de route, je marche enfin dans les rues du village atikamekw d'Opitciwan, sur la rive nord du réservoir Gouin.

Des enfants aux yeux bridés, les pommettes rouges comme des macintosh, me jettent un coup d'oeil furtif avant de reprendre leur partie de hockey au beau milieu du chemin glacé. Enchaînés au fond des cours, des chiens husky m'observent de leurs yeux vert banquise, comme s'ils s'apprêtaient à hurler ma présence aux 1 771 habitants-es de cette réserve perdue dans l'immensité de la taïga québécoise.

Partout, des tessons de bouteille. Devant presque chacune des maisonnettes gracieuseté des *Indians Affairs*, des bouteilles de bière brisées souillent en effet la neige immaculée.

Un camion s'arrête à ma hauteur. «Tu veux un lift?», me lance un solide gaillard vaguement entrevu la veille. Je grimpe dans l'habitacle surchauffé. Quand je lui demande pourquoi il y a tant de tessons dans la rue, Fernand Denis-Sassie devient soudain taciturne. «On sort d'une fin de semaine de boisson», finit par dire l'intervenant en santé communautaire. «Chaque premier du mois, c'est la beuverie générale... La réserve a un gros problème d'oisiveté et ça cause beaucoup de problèmes.»

Les femmes et les enfants sont les premières victimes de ces premiers du mois éthyliques. «C'est très difficile à vivre et ça affecte tout le monde», confirme Isabelle Saganash, qui oeuvre au dispensaire local. Denis Grenier, le vicaire catholique, soupire quand je lui fais remarquer le désœuvrement manifeste des résidants-es de la réserve: «Malgré les préjugés, l'Indien est un travailant, dit-il. Son problème, c'est de trouver le moyen de s'insérer dans le monde industriel tout en conservant les activités traditionnelles associées au cycle des saisons, comme la chasse et la pêche. C'est pas facile et les Blancs ont souvent porté des jugements rapides...»

Et sans appel. Les Amérindiens-nes savent en effet ce qu'est le mépris... Comme bien d'autres peuples autrefois nomades, les Atikamekws sont des survivants. Leurs ancêtres ont vu leurs territoires confisqués et saccagés par l'Homme blanc. En 1917, leur village a dû être abandonné à la suite de la construction du barrage La Loutre et de la montée des eaux du Saint-Maurice. Dans l'imaginaire collectif d'Opitciwan, l'événement a pris figure de symbole: à la dépossession matérielle provoquée par l'inondation de leurs terres, les Atikamekws ont ajouté la dépossession culturelle, plus insidieuse mais tout aussi cruelle.

«En dévalorisant notre culture, les Blancs ont dévalorisé l'homme atikamekw», clame haut et fort Paul-Yves Weizineau, agent de prévention en toxicomanie et militant traditionaliste. Comme quelques dizaines de ses camarades, il rejette en bloc l'Église, l'Histoire et les valeurs du monde des Blancs. «Notre mode de vie a changé rapidement et ça a créé beaucoup de dépendance, dit-il. Nos jeunes de-

